

La slavistique et les fonds slaves en France : une entreprise scientifique et politique

SYLVIE ARCHAIMBAULT

La collecte des fonds slaves en France a longtemps épousé les aléas des relations diplomatiques et commerciales. En l'absence de contacts suivis entre la France et les pays slaves avant la fin du XVII^e siècle, les *Slavica* conservés antérieurs à cette période ne sont pas considérables. Ils sont en forte progression au XVIII^e siècle, jusqu'à atteindre au XIX^e une masse importante et diversifiée. Aux actes et traités, majoritaires dans les périodes anciennes, s'ajoutent toutes sortes de textes littéraires et scientifiques. En toute logique, c'est au XIX^e siècle, puis dans la première moitié du XX^e siècle que se sont constitués des fonds diversifiés, touchant à tous les domaines de l'activité scientifique, économique et politique. Nous nous intéressons ici aux « fondateurs », à savoir les personnalités qui ont contribué à organiser, puis à enrichir les fonds slaves. Nous accordons une attention particulière à la naissance de la slavistique française, domaine du savoir émergent au tournant des XIX^e et XX^e siècles.

Les fonds des XVII^e et XVIII^e siècles conservés en France

On doit à Vladimir Vodoff (1935-2009), chartiste de formation et directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études à partir de 1972, d'avoir mis à jour un inventaire des fonds slaves anciens disponibles qui avait été dressé au tournant des XIX^e et XX^e siècles pour les

fonds de la Bibliothèque nationale de France uniquement. Il réunit des savants internationaux pour mener en coopération l'étude des manuscrits slaves en Europe occidentale et dirigea une synthèse de ces travaux dans une *Histoire des Slaves orientaux des origines à 1689 : bibliographie des sources traduites en langues occidentales* (1998). C'est dans ce vaste objectif de mise à disposition des sources et de création d'outils de travail bibliographique qu'il avait obtenu la création par le CNRS d'une section slave de l'IRHT (Institut de Recherche en Histoire des Textes). Cette section, sous sa direction, fut installée à l'Institut d'études slaves, où une importante filmothèque reste aujourd'hui accessible.

Vladimir Vodoff classait les manuscrits détenus par la Bibliothèque nationale en cinq groupes¹ :

- les volumes liturgiques et scripturaires, constitués essentiellement de manuscrits slavons d'origine balkanique, provenant de la collection du chancelier Segulier ;
- les recueils religieux de contenu varié ;
- les ouvrages historiques ou géographiques ;
- les documents diplomatiques, parmi lesquels plusieurs lettres du grand-duc de Moscovie à Louis XIII sur le commerce en Russie (Ms. 40, f. 148), ou encore, rédigée à Moscou en mars 1587, une « Permission de trafiquer en Russie, accordée à Nicolas de Renel et Guillaume de La Bistrate pour et au nom du seigneur Jacques Parent et ses associés [*sic*] de Paris, par Fédor 1^{er} Ivanovich, empereur de Russie » (Ms. Fr. 4600, Fol. 186-187v^o) ;
- Les grammaires et les lexiques, dont la grammaire de Jean Uževič et la magnifique grammaire en deux volumes de Jean Sohier (1724), *Grammaire et Methode russes & françoises*, sur laquelle nous nous arrêterons un peu plus bas.

Si la collection de la BnF est importante, d'autres pièces ont été identifiées dans d'autres bibliothèques, comme la bibliothèque de l'Institut, qui détient par exemple un traité de 1617 entre Ladislas-Sigismond, élu tsar de Moscovie et les États-généraux du royaume de Pologne (Ms. 80, f. 47).

1. Vladimir Vodoff, « L'étude des manuscrits slaves et des *Slavica* en France (Bilans et Perspectives) », *Polata Kunigopisinaja*, I, 1978, p. 3-10.

La grammaire de Jean Sohier que nous venons d'évoquer est le résultat d'une commande passée par l'abbé Jean-Paul Bignon (1662-1743) au personnel de la Bibliothèque royale qu'il avait engagé pour enrichir la connaissance des langues slaves. À son initiative, fut créé à la Bibliothèque royale, dans les années 1720, un foyer d'étude des langues slaves. Neveu du chancelier Pontchartrain, bibliothécaire du roi et président de l'Académie, celui qui veilla pendant une cinquantaine d'années sur les Académies, et avait reçu pour une séance à l'Académie le 19 juin 1717 le tsar Pierre le Grand en visite en France, avait institué tout un réseau de correspondants et d'émissaires, chargés de rapporter des livres et manuscrits, des objets destinés tout à la fois à enrichir les collections de la bibliothèque et à servir de corpus d'analyse². C'est dans ce milieu propice de la Bibliothèque royale que s'est développée l'étude conjointe du slavon, du russe et du polonais. Bignon engagea des traducteurs pour les langues *polonoise, esclavonne et*

2. Ainsi, en octobre 1730, arrive de Russie une caisse d'ouvrages adressés à l'abbé Bignon par l'astronome Delisle, qui se compose comme suit (voir Marie-Anne Chabin, *Les Français et la Russie dans la première moitié du XVIII^e siècle : la famille Delisle et les milieux savants*, Thèse pour le diplôme d'archiviste-paléographe, Paris, École des Chartes, 1983, p. 201) :

1. Les deux premiers tomes des Mémoires de l'Académie des sciences de Pétersbourg, latin, in-4°, 2 volumes.
2. Le premier tome de ces Mémoires, en russe, avec explications, in-4°, 1 volume.
3. *Trois Centuries de plantes rares*, latin, avec figures, 3 volumes, in-4°.
4. *Les deux premières Centuries*, avec figures, enluminées, 2 volumes, in-4°.
5. *Discours prononcés dans trois assemblées publiques de l'Académie*, brochure, in-4°.
6. *Les trois premières parties des Eléments de mathématiques*, français, 3 volumes, in-8°.
7. Les mêmes, en russe, 3 volumes, in-8°.
8. *Abrégé de l'histoire*, en allemand, 1 volume, in-8°.
9. *La Gazette de Pétersbourg*, années 1728 et 1729, allemand, 2 volumes, in-4°.
10. La même, en russe, in-4°, 2 volumes.
11. Supplément de la *Gazette de Pétersbourg*, pour l'année 1729, allemand, 1 volume, in 4°.
12. Le même, en russe, 1 volume, in-4°.
13. *Le Règlement des changes*, en allemand et en russe, brochure, in-8°.
14. Plusieurs poésies et autres pièces, en latin et en allemand, sur le couronnement du feu Czar, etc.
15. Le dernier Traité des limites entre le sultan Eschref et la Russie, en russe et en allemand, brochure, in-8°.
16. L'Almanach de Pétersbourg, pour l'année 1730, brochure, in-8°, en russe.

moscovite et encouragea la rédaction de la première grammaire russe rédigée par un Français, Jean Sohier, en 1724, la *Grammaire et Methode russes et françoises*. Cette grammaire, magnifiquement calligraphiée, répond à la commande de « rendre un jour service dans la Bibliotheque du roy pour ce qui regarde le Ministere et la Correspondance ». Elle renferme un corpus d'exemples bilingues, qui concerne directement la Chancellerie, à savoir des questions de droit civil, de réglementation des pratiques judiciaires, des affaires diplomatiques, les relations entre les cours européennes, des appréciations sur les acteurs politiques du moment, des questions militaires, négociations, préparatifs de guerre, érection de fortifications, établissement de positions de défense, pourparlers de paix, et inclut, de façon certes plus marginale, des situations de la vie quotidienne, ainsi que quelques bons mots³.

Cette première phase des études slaves est souvent méconnue, voire négligée, comme en témoigne ce jugement de Jacques Veyrenc, émis deux ans avant la publication, par Boris Ouspenski, de la grammaire de Sohier : « La visite de Pierre le Grand n'avait suscité qu'une curiosité sans lendemain, et l'on n'évoque que pour mémoire la *Grammaire russe* de Jean Sohiers [*sic*], traduction de la *Grammatica russica* de Heinrich Wilhelm Ludolf (Veyrenc, 1985)⁴ ». Il fallait qu'un savant russe vînt exhumer cette grammaire des fonds de la Bibliothèque nationale de France pour la publier en Allemagne !

3. Cette grammaire a fait l'objet d'une publication en fac-similé en 1987, par et avec un avant-propos de Boris Ouspenski. Voir *Grammaire et Methode russes et françoises*, 2 vol., Munich, Verlag Otto Sagner, 1987. On en trouve une description générale dans Sylvie Archaimbault, «V poiskax "duxu russkogo jazyka": «Russkaja grammatika i metodika Žana Soje, Pariž 1724 — J. Sohier: Grammaire et Methode Russes et Françoises, 1724 », in Svetlana Mengel' (éd.), *Alternativnye puti formirovanija russkogo literaturnogo jazyka v konce XVII — pervoj treti XVIII veka: vklad inostrannyx učenyx i perevodčikov*, M., Izdatel'stvo Dom JaSK, 2021, ainsi qu'une étude linguistique de la syntaxe in Sylvie Archaimbault, « Méthode interlinéaire et syntaxe de la langue russe. *La Methode russe et françoise de Jean Sohier* (1724) », in Jean-Marie Fournier, Aimée Lahaussois & Valérie Raby (éd.), *Grammaticalia, Hommage à Bernard Colombat*, Lyon, ENS Éditions, 2019.

4. Jacques Veyrenc, « Histoire de la slavistique française », in Josip Hamm & Günther Wytrzens (éd.), *Beiträge zur Geschichte der Slavistik in nichtslawischer Ländern*, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie, 1985, p. 245-303.

A
Grammaire
et
Methode
Russes et Françoises.
462.



Composées et écrites à la main
par Jean Sobier Interprète
en Langues Esclavonne,
Russe et Polonnoise dans
la Bibliothèque du Roy.

divisées en deux parties.

L'année 1724.

Grammaire et méthode russe et française, par Jean Sobier, interprète en langue esclavonne, russe et polonaise dans la bibliothèque du Roi, 1724, Bibliothèque nationale de France, Département des manuscrits, Slave 5, f. 1A. © BnF

Le développement des études slaves au XIX^e siècle

Lorsque l'insurrection du royaume de Pologne contre la Russie est écrasée par l'armée russe, une importante communauté aristocratique et intellectuelle polonaise s'exile à Paris. Les années 1830 et 1831 voient l'arrivée de dix mille réfugiés polonais. Le prince Adam Jerzy Czartorysky et son épouse, Anna Czartoryska, soutiennent la création de plusieurs institutions polonaises, dont la Bibliothèque polonaise, en 1838 à Paris, et installée depuis 1853 dans l'île Saint-Louis, au 6 quai d'Orléans, dans un hôtel particulier du XVII^e siècle. Ce lieu rassemble d'importantes collections d'ouvrages et de périodiques, d'objets et de manuscrits, des imprimés des XVI^e et XVII^e siècles, qui témoignent de la vie de la communauté polonaise en exil.

C'est sous le signe d'une grande sympathie de l'opinion envers la cause polonaise qu'a lieu la création d'un enseignement de « langue et littérature slaves » au Collège de France, confiée au poète polonais exilé Adam Mickiewicz (1798-1855), nommé chargé de cours par arrêté ministériel du 8 septembre 1840⁵. Mickiewicz s'est installé à Paris en 1832, où il est très actif dans la communauté des exilés polonais. Ses cours attirent de nombreux auditeurs, des Slaves en particulier ; Mickiewicz présente un panorama général de l'histoire et des religions, marquées par « la dualité slave » des Églises occidentale et orientale⁶.

5. Lettre de Victor Cousin, ministre de l'Instruction publique, à Adam Mickiewicz, datée du 10 avril 1840 et citée par Louis Leger, « La chaire de Mickiewicz au Collège de France (1840-1844) », *Revue internationale de l'enseignement*, XX, 1890, p. 113-128 : « Votre présence à Paris, lui disait-il, sera déjà par elle-même un événement d'une assez grande signification politique. Mais je dois songer et je ne songe qu'à la science et à la littérature. C'est une œuvre de littérature que je me propose et rien de plus. Je vous parle ici, Monsieur, comme un honnête homme à un honnête homme. Les Polonais forment à Paris un parti qui excite à bon droit les sympathies généreuses de la jeunesse. Ces sympathies s'attacheront naturellement à vous ; mais je désire vivement que le ton de votre enseignement, en confirmant la haute estime qui vous est due, maintienne à l'établissement de la chaire nouvelle le caractère tout littéraire qui lui appartient. Je me flatte que vous comprenez, Monsieur, et que vous prenez en bonne part mes scrupules, ils me sont dictés par mes devoirs ».

6. Sur l'émergence des études aréales et l'institutionnalisation des études slaves, on lira avec intérêt l'ouvrage dirigé par David Marcilhacy et Miguel Rodriguez, *À l'origine des études aréales. Langues et cultures étrangères en Sorbonne*, Paris, Sorbonne Université presses, 2023, et en particulier, les articles de Xavier Galmiche, « Europe centrale et orientale : L'émergence des recherches (1853-1930) et le

Durant les années 1841 et 1842, il se tient à une réserve que les autorités françaises l'avaient appelé à respecter⁷. Les années 1843 et 1844 voient le cours sombrer dans un mysticisme de moins en moins dominé⁸. Frappé par une interdiction d'enseigner, il donne sa dernière conférence le 28 mai 1844, conservant néanmoins son poste jusqu'en 1851. Peu après son coup d'État du 2 décembre 1851, Louis-Napoléon Bonaparte, alléguant de trouble à l'ordre public, fait destituer de leur chaire Jules Michelet, Edgar Quinet et Adam Mickiewicz.

Bien qu'il s'agisse d'un poste provisoire, cette chaire de langue et littérature slaves est maintenue, occupée par Cyprien Robert (1845-

comparatisme typologique » (p. 183-190) et de Sandra Dominique, « Les études russes, construction d'une discipline de l'alliance franco-russe à la guerre froide » (p. 261-280).

7. Voir Adam Mickiewicz, *Les Slaves : cours professé au Collège de France (1842-1844)*, préface de Fortunat Strowski et introduction de Ladislas Mickiewicz, Paris, Musée Adam Mickiewicz, 1914. Les cours avaient auparavant été publiés au Comptoir des imprimeurs-unis, en cinq volumes, entre 1840 et 1849. L'édition de 1914 reprend les volumes IV et V, publiés sous le titre général *L'Église officielle et le messianisme*, deux volumes contenant : *Littérature et philosophie : Cours de littérature slave du Collège de France (1842-1843)*. Publié d'après les notes sténographiées ; vol. 1 : *Religion et politique : Cours de littérature slave du Collège de France, (1843-1844)*, publié d'après les notes sténographiées, [Préface de Charles Bouvier, Émile Bournier & Théodore Fouqueré] ; vol. 2, avec en appendice des notes et essais sur les inscriptions lyciennes d'Alexandre Chodzko.

8. Voir la description, appuyée sur les cours publiés, que donne Louis Leger de la dixième leçon de l'année scolaire 1843, intitulée « Le Maître » : « Ce maître, c'est Napoléon, l'homme sorti du catholicisme, l'homme le plus complet de l'époque passée, celui qui l'a complètement réalisée dans sa personne et l'a dépassée par son génie, l'homme du globe... La race slave tout entière a été choisie pour reconnaître la première la nouvelle révélation (la révélation du messianisme polonais)... » La leçon se termine par une adjuration solennelle du missionnaire aux fidèles qui l'écoutent : « J'ose sommer ceux d'entre les Français et les Polonais qui sont parmi vous et qui connaissent la révélation, qu'ils me répondent comme hommes vivants, qu'ils me répondent : Existe-t-elle oui ou non ? (Ceux à qui s'adresse l'appel se lèvent et, la main levée, répondent oui !) Ceux d'entre les Polonais et d'entre les Français qui ont vu et qui ont reconnu que leur maître existe, qu'ils me répondent : Oui ou non. (Ceux à qui s'adresse l'appel se lèvent et répondent oui). Désormais les leçons ou plutôt les prédications se compliquent d'actes de culte et d'adoration : certains auditeurs prennent la parole, d'autres pleurent ». In Louis Leger, « La chaire de Mickiewicz... », art. cit.

1857)⁹, puis par Alexandre Chodzko (1857-1883). Auteur de nombreux articles sur les pays slaves pour la *Revue des deux mondes*, Cyprien Robert envisage les différentes « nationalités » slaves et leurs langues respectives, marquées par une double référence au *génie grec* et au *génie latin*¹⁰. Cyprien Robert a sans nul doute contribué à l'éveil d'un vif intérêt dans l'opinion française pour l'Europe orientale et balkanique, en totale convergence avec l'objectif d'ouverture à l'étranger que se fixait la *Revue des deux mondes*, dont le lectorat connut une extension considérable, passant de 350 abonnés en 1831 à 8 600 en 1856¹¹. Alexandre Chodzko est un proche de Mickiewicz, patriote polonais, diplomate en Perse pour le compte de la Russie entre 1830 et 1841 et grand connaisseur de la langue et de la littérature persanes. Philologue et folkloriste, il est également membre fondateur de la Société de linguistique de Paris. Ses publications concernent principalement le persan - langue et théâtre, mais sa charge de cours le dirige aussi vers une connaissance approfondie de la culture des pays slaves. En 1867, il participe à un ouvrage dirigé par Joseph Fricz et Louis Leger, *La Bohême historique, pittoresque et littéraire*¹², avec un chapitre consacré à « la renaissance littéraire en Bohême » et la traduction de deux contes folkloriques tchèques. Il est l'auteur d'une *Grammaire paléoslave*¹³... – dont le titre « paléoslave » évoque le vocabulaire de Franz Miklosich, *Lexicon paleoslavenico-graeco-latinum* (1862-1865) – et il accorde une large place aux textes conservés dans les fonds de la Bibliothèque nationale (alors impériale), qui sont donnés en langue originale sans traduction. On imagine que ces textes faisaient l'objet d'un commentaire littéral lors du cours. En introduction est présentée une brève histoire des

9. On pourra se reporter à l'article de Marion Moreau, « L'Europe orientale dans la *Revue des deux mondes* (1829-1856) : une double caractérisation orientale », in Daniel Lançon (éd.), *L'Orient des revues (XIX^e-XX^e siècles)*, Grenoble, Ellug, 2014, p. 15-33.

10. Voir, par exemple, Cyprien Robert, « Les deux panslavismes, situation actuelle des peuples slaves vis-à-vis de la Russie », *Revue des deux mondes*, Nouvelle série, XVI, 3, 1^{er} novembre 1846, p. 452-483.

11. Chiffres cités par Marion Moreau, « L'Europe orientale... », art. cit.

12. Joseph Fricz & Louis Leger (éd.), *La Bohême historique, pittoresque et littéraire*, Paris, Librairie internationale, 1867.

13. Aleksandr Chodźko, *Grammaire paléoslave, suivie de textes paléoslaves, tirés pour la plupart des manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris et du Psautier de Bologne*, Paris, Imprimerie impériale, 1869.

alphabets, notamment des alphabets slaves, dans un contexte élargi aux aspects religieux et des explications guidées par les références au moine Chrabr. Un ouvrage édité en 1864, *Contes des paysans et pâtres slaves*¹⁴, présentait les traductions d'une vingtaine de contes, repris des éditions contemporaines de Antoni Józef Gliński, qui avait publié à partir de 1853 un recueil en quatre volumes de contes et mythes, *Bajarz polski. Zbiór baśni, powieści i gawęd ludowych* [Le Conteur polonais. Recueil de fables, de nouvelles et de contes populaires], et de Božena Němcová, romancière connue de la Renaissance nationale tchèque. Si l'on en croit l'épilogue, le public féminin était particulièrement visé par l'ouvrage :

Puisse ce mot philologie, mot d'ennuyeuse mémoire et malséant dans une préface de contes populaires, ne point épouvanter nos lectrices bénévoles ! On n'a qu'à ouvrir le volume pour se convaincre que la forme et le fond de ces fabliaux campagnards ont été laissés intacts¹⁵.

Lorsque Louis Leger (1843-1923) accède au Collège de France en 1885, la chaire cesse, quarante-cinq ans après sa création, d'être provisoire : elle est officiellement instituée et occupée par un professeur titulaire. En 1860, Leger avait déjà ouvert un cours libre à la Sorbonne, qu'il avait interrompu pour séjourner à Moscou, puis avait créé à l'École des langues orientales un enseignement de russe en 1874 et de serbo-croate en 1877. Ces deux enseignements donneront lieu à la création d'une chaire de « Slave » en 1878.

Après une période où les visées expansionnistes de l'Empire russe avaient fortement inquiété l'opinion française, la défaite face à la Prusse encourageait au contraire au renforcement de l'alliance avec la Russie. Durant cette période féconde pour les études aréales, Louis Leger fut le vulgarisateur de la Russie et, plus largement, du monde slave, en phase avec le moment historique. Historien, traducteur, philologue, conseiller politique, il fut un promoteur d'un panslavisme qui, habilement encouragé et dirigé, permettrait d'assurer un solide rempart contre des prétentions allemandes, comme il le théoriserait dans un ouvrage de 1917, *Le panslavisme et l'intérêt français* :

14. *Contes des paysans et pâtres slaves*, traduits en français et rapprochés de leur source indienne par Alexandre Chodzko, Paris, L. Hachette et Cie, 1864.

15. *Ibid.*, Préface, p. 4.

Le monde slave est arrivé aujourd'hui à un tournant grave de son histoire. Il s'agit pour lui de périr définitivement submergé sous le flot montant du germanisme, ou de se constituer de façon à lui tenir tête et à le repousser définitivement, en s'appuyant sur l'alliance du monde latin, notamment de la France et de l'Italie.

Il faut fermer à l'Allemagne l'accès de la Méditerranée qui lui ouvrirait celle de l'Asie Mineure, de l'Asie centrale et – l'appétit vient en mangeant – des Indes et de la Chine. Tout le monde est, je crois, d'accord là-dessus. Le jour où l'Allemagne serait maîtresse de Salonique et de Constantinople, la France et l'Italie ne seraient plus chez elles dans la Méditerranée. Notre empire africain, celui de l'Italie, le domaine colonial de l'Angleterre seraient également menacés. Quel est l'organisme assez puissant pour nous permettre de conjurer ces catastrophes ?

C'est précisément ce monde slave si longtemps méconnu, et si injustement dédaigné¹⁶.

Leger appelle de ses vœux une confédération d'États slaves prospères et libres, dans une Europe pacifiée, à la suite d'une défaite allemande espérée :

Évidemment, quand cette Confédération sera constituée sur la base du respect mutuel, de l'amitié fraternelle des nations, il est possible que des peuples voisins se sentant isolés, en l'air, comme on dit en style militaire, demandent à en faire partie. Tels pourraient être les Roumains et les Grecs, peuples de religion orthodoxe, faits pour s'entendre – tout au moins en matière de foi – avec les Russes, les Bulgares et les Serbes. Si ces deux nations, la Grèce et la Roumanie, réclamaient la protection ou l'alliance de la Fédération, si, par suite de cet accord, Constantinople revenait à la chrétienté, on pourrait en faire une des capitales fédérales. Ce sont là, sans doute, de beaux rêves ; mais avec de l'esprit de suite – cet esprit qui jusqu'ici a fait défaut aux Slaves — ils ne sont pas impossibles à réaliser¹⁷.

Cet ensemble slave est au cœur des études de Louis Leger, ce dont témoigne sa bibliothèque privée, déposée par l'Institut de France à l'Institut d'études slaves en 1950. Cette collection de 4 000 titres, ouvrages et périodiques parus entre 1850 et 1900 est représentative des publications parues sur la totalité du domaine et des langues slaves.

16. Louis Leger, *Le panslavisme et l'intérêt français*, Paris, Ernest Flammarion, 1917, p. 317-318.

17. *Ibid.*, p. 338-339.

En 1892, avait été créée à Lille la première chaire universitaire de russe, qui fut confiée à Émile Haumant (1859-1942)¹⁸. L'appui d'Alfred Rambaud, son beau-père, historien proche de Jules Ferry, dont il est le chef de cabinet, puis ministre de l'Instruction publique, a certainement compté dans cette nomination¹⁹. Il est remarquable que la création de cette chaire universitaire ait eu lieu dans une grande université de province, celle de Lille. À la même période, Paul Boyer prend la suite d'Auguste Dozon à l'École des langues orientales et devient titulaire de la chaire de langue russe, créée en 1891. Émile Haumant sera nommé professeur à la Sorbonne en 1902 et occupera ce poste jusqu'en 1929, tandis que Paul Boyer assumera, avec une longévité exceptionnelle, la fonction d'administrateur de l'École, de 1908 à 1936. Paul Boyer entreprend d'enrichir les fonds de la bibliothèque. André Mazon, son élève et ami, est nommé secrétaire-bibliothécaire de l'École en 1911 ; il entame une intense correspondance avec des slavistes partout en Europe et leur demande d'adresser leurs ouvrages ou suggère des échanges de publications. Paul Boyer s'est beaucoup engagé également dans la fondation de l'Institut français de Saint-Petersbourg, créé par le président Paul Doumer en 1911 et dont le premier directeur fut l'historien d'art Louis Réau (1911-1913), auquel succéda Jules Patouillet, de 1913 à 1919. Jules Patouillet sera le premier titulaire de la chaire de langue et littérature russes de l'université de Lyon, fondée le 1^{er} septembre 1920. À Dijon, à partir de 1897, Jules Legras, agrégé d'allemand, enseigne à la Faculté des lettres l'allemand et le russe. Grand voyageur, Legras multiplie les séjours en Russie à partir de 1892 ; il y apprend le russe. Dans un premier ouvrage de 1895, *Au pays russe*²⁰, il relate sa découverte de la Russie, en s'abstenant de tout *a priori* politique ; en 1921, dans ses *Mémoires de Russie*²¹, il décrit la faiblesse des organisations militaires russes dans la Première Guerre et les vicissitudes de l'année 1917. À la

18. Voir le volume dédié au professeur Louis Allain : Irène Fougeron (éd.), *Études russes*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 1996.

19. La nécrologie d'Émile Haumant rédigée par André Lirondelle est suivie d'une bibliographie des œuvres d'Émile Haumant par André Mazon indiquant 27 feuillets parus dans le *Journal des débats*, dont les treize premiers portent la signature d'Alfred Rambaud, in *Revue des études slaves*, XXI, 1-4, 1944, p. 178.

20. Jules Legras, *Au pays russe*, Paris, Armand Colin, 1895.

21. Jules Legras, *Mémoires de Russie*, Paris, Payot, 1921.

faveur de ses études sur la Russie, Jules Legras a constitué un fonds riche d'environ 20 000 livres, brochures et cartes, consigné à la bibliothèque municipale de Dijon.

Recompositions institutionnelles à l'issue de la Première Guerre mondiale

C'est à partir de la Première Guerre mondiale que l'on parle véritablement de *slavistique*, comme de la discipline dédiée aux études slaves. Louis Leger utilise ce terme plusieurs fois dans son ouvrage précédemment cité, qualifiant « l'abbé Dobrowsky²² » de « fondateur de la slavistique moderne » et répertoriant les « premières chaires de slavistique à Kharkov, Moscou et Kazan²³ ». Par un décret du 31 juillet 1920, une existence officielle est accordée à des instituts dédiés à l'étude des langues et cultures étrangères, qui seront rattachés à l'université de Paris. C'est ce mouvement que Xavier Galmiche a dénommé « les disciplines en -ique : (nordistique, germanistique, italianistique, hispanistique, slavistique, etc.) qui s'influencent l'une l'autre, dans le cadre de ce qu'on peut appeler un comparatisme typologique²⁴ ».

Ce moment de fondation des nouveaux états issus de la décomposition de l'empire austro-hongrois est propice au développement des études slaves en Europe et, singulièrement, en France.

Les intellectuels slaves émigrés durant la guerre avaient pu trouver un soutien puissant et durable chez des slavistes français, par ailleurs très écoutés des dirigeants politiques. Que ce fût Émile Haumant, dont l'appartement de la rue d'Armorique servait de refuge aux intellectuels serbes en exil ou d'Ernest Denis, grand défenseur de la cause des Slaves de l'Empire austro-hongrois, appuyant la création des États

22. *Ibid.*, p. 84.

23. *Ibid.*, p. 94.

24. Xavier Galmiche, « Cotes mal taillées ? La nomenclature de la bibliothèque de l'Institut d'études slaves (1924). Une géopolitique du savoir entre principes et contingences », in Sylvie Archaimbault & Pierre Gonneau (éd.), *Paris 1921 : l'Institut d'études slaves, acteur de la slavistique, Revues des études slaves*, XCI, 1-2, 2020, p. 66. Voir aussi Xavier Galmiche, « Europe centrale et orientale... », art. cit.

de Tchécoslovaquie et de Yougoslavie²⁵, les slavistes étaient, pour la plupart, patriotes et protecteurs des Slaves.

Ernest Denis (1841-1921) fut un éminent représentant de cette génération ébranlée par la guerre de 1870 et acquise aux droits des peuples slaves. Agrégé d'histoire en 1871, il se rend en Bohême l'année suivante et s'inscrit à l'Université Charles de Prague où il apprend le tchèque et le russe. Lors de ce séjour de trois ans, sous l'influence du grand historien tchèque František Palacký, il entame des recherches pour une thèse qu'il soutiendra en France devant la faculté des lettres de Paris le 2 juillet 1877 : *Huss et la guerre des Hussites*²⁶. Cette étude approfondie du hussitisme, de ses causes et de son influence embrasse plusieurs siècles d'histoire de la Bohême et se termine sur une glorification du peuple tchèque :

Les nations, comme les individus, ont des devoirs, stricts, envers eux-mêmes, larges envers l'humanité. Elles doivent défendre sans injustice, sans haine, mais avec une indomptable énergie, leur individualité menacée, la protéger contre l'insulte, lutter contre l'amoindrissement ou l'absorption. Il faut ensuite qu'elles s'efforcent de contribuer autant qu'il est en elles, au progrès et au développement général.

Les Slaves de Bohême pouvaient être submergés par l'immigration germanique : la guerre des Hussites arrêta l'envahissement, sauva la langue tchèque²⁷ de la corruption et de l'oubli, enfonça si profondément dans les âmes l'amour de la patrie qu'une tempête de deux siècles ne l'en arracha pas.

Libre et victorieux, le peuple tchèque prouva qu'il avait droit à l'existence en se mettant à la tête de l'Europe ; le Moyen Âge épuisé s'obstinait à ne pas finir, il lui porta le coup de mort. Il opposa les droits de la conscience à l'autorité, il jeta le premier ce cri de liberté que les siècles se transmettent l'un à l'autre depuis lors. Ce jour-là, il fut bien un peuple de civilisation²⁸.

25. Voir Sylvie Archaimbault & Pierre Gonneau, « Introduction », *Revue des études slaves*, XCI, 1-2, 2020, p. 9-11.

26. Ernest Denis, *Huss et la guerre des Hussites*, Thèse présentée devant la Faculté des Lettres de Paris, Paris, Ernest Leroux éditeur, 1878.

27. C'est par ce *c* italique que Denis transcrit le č, comme il s'en explique dans sa « note pour la transcription des mots tchèques », p. 502. Il indique avoir souhaité conserver les signes diacritiques en usage, mais avoir été contraint d'y renoncer au dernier moment. Il se conforme sans doute à une injonction de l'éditeur en remplaçant les signes diacritiques par les consonnes en italique.

28. Ernest Denis, *Huss...*, *op. cit.*, p. 485-486.

Spécialiste de l'histoire de la Bohême, Ernest Denis a contribué à faire connaître les pays slaves en France, avec des ouvrages et articles dédiés à toute la partie centrale de l'Europe, tels *La Bohême depuis la Montagne-Blanche* (1903), *La Grande Serbie* (1905), ou encore *La fondation de l'Empire allemand* (1906). Républicain, dreyfusard, patriote, il sera toute sa vie un grand défenseur de la cause des Slaves de l'Empire austro-hongrois.

Bien qu'il ne partage pas les opinions conservatrices de Lavissee, il est appelé par ce dernier à participer au Comité d'études réuni le 17 février 1917 sous l'impulsion du Président Aristide Briand dans l'hypothèse de la victoire prochaine, pour « aider à préparer le dossier des futures négociations », c'est-à-dire penser les frontières françaises et européennes qui sortiraient de la guerre. Les membres de ce comité sont des savants reconnus, historiens et géographes au départ, auxquels viendront se joindre par la suite des économistes et des linguistes. Leur feuille de route ministérielle leur est ainsi présentée par leur président, Ernest Lavissee :

Il s'agit, non d'apporter des solutions, mais de constituer une série de dossiers utiles à ceux qui auront la responsabilité de représenter la France au Congrès de la Paix. Toutes les questions touchant l'Europe devront être examinées ; les questions coloniales resteront en dehors²⁹.

Ces intellectuels rassemblés durant plus de deux ans³⁰ produisirent une soixantaine de rapports et deux atlas qui resteront largement lettre morte, la délégation française présente à la Conférence de la paix ne s'étant pratiquement pas appuyée sur ces importants travaux³¹.

Durant la Première Guerre mondiale, Ernest Denis partage avec les intellectuels slaves, tchèques en particulier, la conviction d'une communauté de destins entre la France et les nations slaves émer-

29. « Constitution du Comité d'études », in *Travaux du Comité d'études*, t. 1, L'Alsace-Lorraine et la frontière du Nord-Est, Paris, Imprimerie Nationale, 1918, [n. p.].

30. Émile Haumant sera intégré dès le début des réunions, en remplacement de l'historien Antonin Debidour, décédé en février 1917.

31. Sur les raisons qui ont mené à cette occultation des travaux du Comité d'études, on se reportera à l'ouvrage d'Olivier Lowczyk, *La fabrique de la paix. Du Comité d'études à la Conférence de la Paix, l'élaboration par la France des traités de la Première Guerre mondiale*, Paris, Institut de stratégie comparée – Economica, 2010.

gentes. C'est en des termes moins martiaux que ceux de Louis Leger qu'il exprime cette vision d'une convergence des intérêts, ainsi qu'un devoir moral à soutenir les peuples slaves dans leur volonté d'émancipation, dans le premier numéro du *Monde slave*, revue qu'il fonde avec Robert de Caix, en juillet 1917 :

Depuis plusieurs années, quelques personnes, préoccupées de maintenir et d'étendre l'influence française, songaient à fonder une revue qui se consacrerait à l'étude de l'Europe orientale et plus particulièrement des nations slaves qui en forment la population principale. La guerre actuelle nous a convaincus que cette publication était plus urgente que jamais et les sympathies qu'a trouvées la "Nation Tchèque" nous ont décidés à ne pas nous laisser arrêter par les difficultés de l'heure présente.

L'œuvre que nous entreprenons sera avant tout une œuvre nationale. Bien entendu, nous ferons appel à des étrangers et nous ouvrirons largement nos colonnes aux écrivains russes, polonais, serbo-croates [*sic*] ou tchécoslovaques. Mais la direction est exclusivement française et dans l'étude des divers problèmes que nous aborderons, nous nous placerons toujours au point de vue français³².

Façonner un point de vue français solide et éclairé nécessite d'élaborer une connaissance des pays slaves, de diffuser largement une information fiable et éprouvée. Ernest Denis envisage de doter la France d'un dispositif d'enseignement et de recherche en adéquation avec ces ambitions. Dans le cadre de son enseignement d'histoire à la Sorbonne et aidé en cela par Émile Haumant, il pose les bases d'un Institut d'études slaves, qui n'est au démarrage qu'une pancarte apposée sur une salle. Il réfléchit plusieurs années à l'élaboration de son dispositif. La guerre finie, alors qu'il est invité à enseigner en 1919-1920 à Prague et à Belgrade, il peaufine son projet avec ses collègues et amis qui, après avoir résidé à Paris, ont accédé aux plus hautes fonctions lors de la création des nouveaux États³³. C'est à l'occasion de ce séjour à Prague qu'Ernest Denis inaugure en 1920 l'Institut français de Prague, qui prend la suite de l'Alliance française implantée à Prague depuis 1886. La période est alors propice au développement de la

32. Ernest Denis & Robert de Caix, « Notre programme », *Le Monde slave*, t. 1, Paris, 1^{er} juillet 1917, p. 3.

33. Pour les dirigeants tchécoslovaques plus particulièrement, on se reportera à l'excellent ouvrage de Jiří Hnilica : *Les nouvelles élites tchécoslovaques : une formation française (1900-1950)*, Paris, Institut d'études slaves, 2015.

diplomatie culturelle française dans les nouveaux États et l'Institut français de Prague participe de ce mouvement³⁴. Dans la période de l'entre-deux-guerres, l'IFP acquiert la fonction d'une université avec ses différentes sections : littéraire, juridique et scientifique. La réciprocité des engagements est patente.

L'Institut d'études slaves de Paris, créé entre 1921 et 1923, année de son inauguration officielle par les présidents Millerand et Masaryk, en 1923 au terme d'un long processus de gestation, allait jouer un rôle décisif dans le développement de la slavistique. Financé à sa création par les gouvernements tchécoslovaque et yougoslave, il bénéficia également par la suite d'une aide polonaise.

Toutefois, l'engagement de la jeune république tchécoslovaque fut déterminant, en écho aux liens étroits qui unissaient les élites tchécoslovaques et les slavissants français et, au premier chef, Ernest Denis. Celui-ci décède en 1921 et, conformément à un accord passé de son vivant, le gouvernement tchécoslovaque rachète à la veuve d'Ernest Denis son hôtel particulier du 9 rue Michelet à Paris, pour en faire donation à l'Université de Paris, à charge pour elle d'y installer un institut d'études slaves.

Les archives de l'IES conservent la copie d'une lettre adressée par Edvard Beneš, alors ministre des Affaires étrangères de la République tchécoslovaque, à Étienne Fournol, secrétaire de l'Institut d'études slaves, qui illustre bien l'investissement moral et financier consenti par son gouvernement et les obligations auquel le donataire se soumet en acceptant la donation :

34. Sur le développement de la diplomatie culturelle en Europe centrale et balkanique et le rôle qu'y ont joué les instituts français, on pourra se reporter aux travaux d'Annie Guénard, notamment son ouvrage *Une diplomatie culturelle dans les tensions internationales : La France en Europe centrale et orientale (1936-1940 / 1944-1951)*, Bruxelles, Peter Lang, 2014.

Prague le 2 juillet 1921

Mon cher ami,

Au nom du Gouvernement Tchécoslovaque, j'ai le grand plaisir de vous communiquer la décision suivante du Conseil des Ministres de la République Tchécoslovaque, pris le 26 mai 1921 concernant la Fondation Ernest Denis.

« Le Gouvernement Tchécoslovaque donne à l'Université de Paris une somme de 1 million de francs à charge pour l'Université :

1°) de fonder une chaire qui portera le titre de Chaire d'histoire et de civilisation des Slaves (Chaire Ernest Denis). Fondation du Gouvernement Tchécoslovaque.

2°) d'acheter l'immeuble portant le N° 9 de la rue Michelet et de l'affecter de manière perpétuelle aux services de l'Institut d'Études Slaves de Paris ;

3°) de mettre le reste de la somme à la disposition de l'Institut d'Études Slaves.

4°) la donation tout entière porte le nom de « Fondation Ernest Denis ».

J'ai déjà prévenu l'Académie de Paris, personnellement Monsieur le Recteur de l'Académie APPEL et Monsieur le Doyen BRUNOT et je vous prie de bien vouloir vous concerter avec eux sur la méthode à suivre dans la réalisation de ce projet. Lors de mon voyage à Paris, j'ai eu l'honneur de transmettre à Monsieur le Recteur de l'Académie de Paris un chèque de 1 million de francs, qui sera utilisé pour réaliser la décision du Gouvernement tchécoslovaque.

Je vous prie de vouloir bien vous adresser à Monsieur le Recteur et au nom de l'Institut d'Études Slaves, régler toute cette question de la manière qui vous semblera la meilleure.

Je suis excessivement content de pouvoir vous communiquer cette lettre. Les projets que nous avons eus avec notre ami inoubliable Monsieur Ernest DENIS, et nos plans que nous avons si souvent dressés ensemble, commencent à se réaliser ainsi. Vous y avez contribué par votre travail, à côté de Monsieur Ernest DENIS et de Monsieur EISENMANN et d'autres slavissants-français, d'une manière toute particulière. Si j'ai travaillé de toutes mes forces, ici, à Prague, pour que ces plans puissent être réalisés, c'est parce que je suis convaincu que c'est une des nouvelles forces qui vont soutenir nos intérêts communs, ceux de la Bohême et ceux de la France. C'est un nouveau lien pour notre amitié, qui est déjà si profonde et si sincère.

Votre bien dévoué
(Signé :) Édouard BENES

C'est sur les braises à peine éteintes de la Première Guerre mondiale que se sont organisées les études slaves en France, consolidant un dispositif certes existant, mais labile. La slavistique allait pouvoir prendre de l'ampleur, en un réseau d'universités qui se densifiait, avec la réouverture en 1919 de l'Université de Strasbourg, laquelle allait immédiatement ouvrir un institut de langues et littératures slaves, avec sa chaire de langues slaves confiée à André Mazon.

Comme l'a bien montré Xavier Galmiche³⁵, le modèle strasbourgeois a été déterminant pour la conception de l'Institut d'études slaves, organisé comme un séminaire où la bibliothèque joue un rôle central. Notant qu'« il n'existe pas à Paris de séminaire où les travailleurs puissent avoir accès et travailler en toute liberté », les fondateurs souhaitent justement combler cette lacune. Or c'est bien dans les universités de Prusse que le « séminaire philologique », où professeurs et étudiants se côtoient et travaillent sur la même documentation, a favorisé la professionnalisation de la recherche³⁶. Paradoxe notable, si les discours de nos savants patriotes sont concentrés sur les moyens de contrer toute velléité allemande de se redresser, c'est bien leur modèle de transmission et d'approfondissement des savoirs qui est retenu pour instituer la recherche philologique du XX^e siècle. Ainsi, comme le résume Xavier Galmiche : « La fondation d'une "bibliothèque de séminaire" au cœur des instituts parisiens de philologie moderne ressemble bien à un transfert épistémologique qui prend sa source en Allemagne³⁷ ».

CNRS

Sorbonne Université / UMR EUR'ORBEM

35. Xavier Galmiche, « Cotes mal taillées ?... », art. cit., p. 68.

36. Erika Hültenschmidt, « La professionnalisation de la recherche allemande », in Sylvain Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques*, t. 3, *L'Hégémonie du comparatisme*, Liège, Mardaga éditeur, 2000, p. 90.

37. Xavier Galmiche, « Cotes mal taillées ?... », art. cit., p. 74.